

vernement de parti... nous ne sommes pas en mesure de nous en occuper, la République gagnée du terrain et ne se sent pas menacée par le gouvernement républicain... Vous voulez réaliser cette espérance qui est la mienne de voir la nation entière se ranger derrière la République? Si ce n'est pas, ce n'est pas républicain, je vous damnerai de prendre les moyens pratiques et de bien s'en servir, pour arriver à en effectuer la réalisation.

Messieurs, ce cri d'alarme est digne de quelques susceptibilités en faisant une constatation qui a été dans toute la presse, et que, dans nos conversations particulières, personne n'hésite à admettre, je veux parler d'une certaine réticence qui n'est produite dans le courant d'adhésion vers les institutions républicaines.

M. ANDRIEU. J'entends bien l'honorable collègue qui m'interrompt en me disant: Allez en Espagne. Je le prie de réserver son éloquence pour me répondre, et de ne pas l'employer à des interruptions dont je n'aperçois pas la portée.

M. ANDRIEU. Je parle de la compilation si complète, si intéressante et si savante de l'honorable M. Jules Roche, au milieu de laquelle la distinction entre le cléricalisme et la religion s'est effacée pour laisser place à la lutte ouverte contre toute croyance religieuse.

M. ANDRIEU. Vous croyez y trouver une plate-forme électorale; je crois le contraire; vous avez la liberté de dire votre sentiment, et je demande la permission d'exprimer une pensée différente.

M. ANDRIEU. Et ce sont des républicains qui disent cela! M. CLOVIS HUGUES. Vous avez croché les sermons.

M. ANDRIEU. Monsieur Clovis Hugues, vous n'avez pas la parole. Je demande à mes collègues, d'une façon générale, de ne pas interrompre incessamment M. Andrieu. Deux orateurs de votre côté sont inscrits; il pourront le réfuter.

M. ANDRIEU. M. Clovis Hugues juge à propos de faire allusion à la part que j'ai prise comme fonctionnaire, à l'exécution d'une politique dont je n'ai pas été l'inspirateur, et il croit m'arrêter par son interruption. Je me suis tout jours fait un devoir de parler avec indépendance devant cette Chambre comme devant le corps électoral. Ainsi, je me crus pas autrement le reproche consistant à me dire que j'ai eu, à des dates diverses, des manières de voir différentes sur certaines questions.

M. ANDRIEU. Et puis, vous avez parlé de la politique des décrets, tout en restant dans la réserve que me commandent mes anciennes fonctions, il m'est permis de vous dire que les faits auxquels vous avez fait allusion sont peut-être pour quelque chose dans l'expérience dont j'ai le droit de me prévaloir. Il est possible même que, dans l'exécution des décrets, certains moyens qui ont pu donner la possibilité des consciences, aient été pour quelque chose dans ce mouvement d'arrêt de l'opinion que j'ai eu devoir signaler.

M. ANDRIEU. Je ne prétends pas, messieurs, que nous n'ayons jamais commis de fautes, et quant à ceux qui se croient infallibles, je suis étonné de les rencontrer sur les bancs de la démocratie. L'infaillibilité n'appartient à personne et le patriotisme consiste à se rendre compte de chaque jour et des fautes même qu'on peut commettre les conséquences que la logique indique.

M. ANDRIEU. Quand à moi, messieurs, je vous demande la permission d'arriver très rapidement à mes conclusions. Les interruptions nombreuses à mon grand regret, ont pu me retarder, mais elles ne m'empêcheront pas de remplir ce que je considère comme mon devoir vis-à-vis de parli auquel j'appartiens.

M. ANDRIEU. M. Victor Flessier. En désobéissant l'exécution des décrets, vous avez parlé pour vous et non pas au nom d'un parti (Applaudissements à l'extrême-gauche).

M. ANDRIEU. Je n'ai jamais en la prétention de parler au nom de mes collègues. Aucun mandat tel ne m'a été confié par qui que ce soit. Je n'ai jamais eu la prétention de parler au nom de mes collègues. Je suis venu faire spontanément, sous ma propre responsabilité, une déclaration loyale, sincère: elle peut être jugée fautive, mais elle n'est que la constatation d'un fait personnel, et elle ne m'empêchera de parler suivant ma pensée, surtout quand je crois servir les intérêts mêmes du parti auquel j'appartiens.

M. ANDRIEU. Je n'ai pas l'honneur d'appartenir au groupe de l'extrême gauche ni à celui qui y confine. (Exclamations à gauche). Que feste-t-il en écartant les incidents par lesquels, à chaque instant, ma discussion a été interrompue, et quelle était la pensée qui me conduisait à la tribune? C'est que si nous nous voyons arriver à créer dans ce pays, derrière et à l'abri des institutions républicaines, un grand parti national, il faut commencer par éviter pas convenir ou trop convenir. Cela, du reste, est dangereux pour les autres et non pour moi.

M. ANDRIEU. Que veux-tu dire? Lui demandai-je. — Rien, dit-il, je plaisante. Ne puis-je pas plaisanter? J'ai toujours remarqué — et c'est ton grand défaut — que tu ne comprends pas les plaisanteries. Je ne les aime pas, surtout lorsqu'elles sont indélicates ou offensantes, dis-je. — Véritablement, tu es trop susceptible, ma chère âme. On ne peut pas vivre ainsi. Du reste, tu as encore beaucoup à apprendre. Des conversations de ce genre se renouvellent très fréquemment. Beaucoup des opinions d'Yvan ne me plaisaient pas, et sa manière de les exprimer me déplaissait encore plus. L'absence de délicatesse me faisait toujours désagréablement. Lui, au contraire, ne pouvait souffrir ce qui m'appelaient ma sentimentalité et me poursuivait pour mon mauvais caractère. Mais je céda; et ces dédames étaient courtes et insignifiantes.

Le jour même de notre mariage, nous partîmes pour une campagne où nous devions passer tout l'été. Je dis adieu à Yvan pour très longtemps; elle n'alla demeurer avec son fils. Nos adieux furent plus tendres que ne l'eût fait prévoir notre vie passée. Le baron, comme garçon d'honneur d'Yvan, après m'avoir placé dans la voiture, me baisa la main et ferma la portière. — Quand viendras-tu nous rejoindre? demanda Yvan. — Bientôt, dit-il. Et notre voiture partit à son signal.

est ce qui divise profondément la nation elle-même, celle qui peut ressembler à une agression contre la partie religieuse de ce pays. Il faut éviter ce qui permettrait à ceux qui croient, à ceux qui sont, pour des motifs divers, aux croyances, de dire qu'on fait la guerre non seulement au cléricalisme, mais à la religion même. C'est cette pensée qui m'engage à vous demander, au point de vue des rapports entre l'Eglise et l'Etat, d'entrer dans une voie d'apaisement, de conciliation, dans une voie d'apaisement, notamment en évitant des discours tels que celui qui a été prononcé au début de la séance.

M. LE COMTE DE DOUVILLE-MAILLEFÈRE. Il faut préciser; il faut mettre les points sur les i.

M. ANDRIEU. Je parle de la compilation si complète, si intéressante et si savante de l'honorable M. Jules Roche, au milieu de laquelle la distinction entre le cléricalisme et la religion s'est effacée pour laisser place à la lutte ouverte contre toute croyance religieuse.

M. ANDRIEU. Vous croyez y trouver une plate-forme électorale; je crois le contraire; vous avez la liberté de dire votre sentiment, et je demande la permission d'exprimer une pensée différente.

M. ANDRIEU. Et ce sont des républicains qui disent cela! M. CLOVIS HUGUES. Vous avez croché les sermons.

M. ANDRIEU. Monsieur Clovis Hugues, vous n'avez pas la parole. Je demande à mes collègues, d'une façon générale, de ne pas interrompre incessamment M. Andrieu. Deux orateurs de votre côté sont inscrits; il pourront le réfuter.

M. ANDRIEU. M. Clovis Hugues juge à propos de faire allusion à la part que j'ai prise comme fonctionnaire, à l'exécution d'une politique dont je n'ai pas été l'inspirateur, et il croit m'arrêter par son interruption. Je me suis tout jours fait un devoir de parler avec indépendance devant cette Chambre comme devant le corps électoral. Ainsi, je me crus pas autrement le reproche consistant à me dire que j'ai eu, à des dates diverses, des manières de voir différentes sur certaines questions.

M. ANDRIEU. Et puis, vous avez parlé de la politique des décrets, tout en restant dans la réserve que me commandent mes anciennes fonctions, il m'est permis de vous dire que les faits auxquels vous avez fait allusion sont peut-être pour quelque chose dans l'expérience dont j'ai le droit de me prévaloir. Il est possible même que, dans l'exécution des décrets, certains moyens qui ont pu donner la possibilité des consciences, aient été pour quelque chose dans ce mouvement d'arrêt de l'opinion que j'ai eu devoir signaler.

M. ANDRIEU. Je ne prétends pas, messieurs, que nous n'ayons jamais commis de fautes, et quant à ceux qui se croient infallibles, je suis étonné de les rencontrer sur les bancs de la démocratie. L'infaillibilité n'appartient à personne et le patriotisme consiste à se rendre compte de chaque jour et des fautes même qu'on peut commettre les conséquences que la logique indique.

M. ANDRIEU. Quand à moi, messieurs, je vous demande la permission d'arriver très rapidement à mes conclusions. Les interruptions nombreuses à mon grand regret, ont pu me retarder, mais elles ne m'empêcheront pas de remplir ce que je considère comme mon devoir vis-à-vis de parli auquel j'appartiens.

M. ANDRIEU. M. Victor Flessier. En désobéissant l'exécution des décrets, vous avez parlé pour vous et non pas au nom d'un parti (Applaudissements à l'extrême-gauche).

M. ANDRIEU. Je n'ai jamais en la prétention de parler au nom de mes collègues. Aucun mandat tel ne m'a été confié par qui que ce soit. Je n'ai jamais eu la prétention de parler au nom de mes collègues. Je suis venu faire spontanément, sous ma propre responsabilité, une déclaration loyale, sincère: elle peut être jugée fautive, mais elle n'est que la constatation d'un fait personnel, et elle ne m'empêchera de parler suivant ma pensée, surtout quand je crois servir les intérêts mêmes du parti auquel j'appartiens.

M. ANDRIEU. Je n'ai pas l'honneur d'appartenir au groupe de l'extrême gauche ni à celui qui y confine. (Exclamations à gauche). Que feste-t-il en écartant les incidents par lesquels, à chaque instant, ma discussion a été interrompue, et quelle était la pensée qui me conduisait à la tribune? C'est que si nous nous voyons arriver à créer dans ce pays, derrière et à l'abri des institutions républicaines, un grand parti national, il faut commencer par éviter pas convenir ou trop convenir. Cela, du reste, est dangereux pour les autres et non pour moi.

M. ANDRIEU. Que veux-tu dire? Lui demandai-je. — Rien, dit-il, je plaisante. Ne puis-je pas plaisanter? J'ai toujours remarqué — et c'est ton grand défaut — que tu ne comprends pas les plaisanteries. Je ne les aime pas, surtout lorsqu'elles sont indélicates ou offensantes, dis-je. — Véritablement, tu es trop susceptible, ma chère âme. On ne peut pas vivre ainsi. Du reste, tu as encore beaucoup à apprendre. Des conversations de ce genre se renouvellent très fréquemment. Beaucoup des opinions d'Yvan ne me plaisaient pas, et sa manière de les exprimer me déplaissait encore plus. L'absence de délicatesse me faisait toujours désagréablement. Lui, au contraire, ne pouvait souffrir ce qui m'appelaient ma sentimentalité et me poursuivait pour mon mauvais caractère. Mais je céda; et ces dédames étaient courtes et insignifiantes.

Le jour même de notre mariage, nous partîmes pour une campagne où nous devions passer tout l'été. Je dis adieu à Yvan pour très longtemps; elle n'alla demeurer avec son fils. Nos adieux furent plus tendres que ne l'eût fait prévoir notre vie passée. Le baron, comme garçon d'honneur d'Yvan, après m'avoir placé dans la voiture, me baisa la main et ferma la portière. — Quand viendras-tu nous rejoindre? demanda Yvan. — Bientôt, dit-il. Et notre voiture partit à son signal.

Les premiers mois de notre mariage furent heureux; notre maison de campagne était ravissante, et c'était un plaisir de que la fantaisie capricieuse de Yvan ne nous empêchât pas de nous en occuper.

français et mal l'italien. Ainsi pourrait-on libeller le passe-port du général Menabrea, ambassadeur d'Italie à Paris.

Lorsqu'il était colonel du génie et député de la Savoie au Parlement sardes, M. Menabrea combattait la politique de M. Cavour. Il siégeait sur les bancs des plus conservateurs et des plus catholiques de la droite. On lui doit même une pieuse étude sur sainte Catherine de Sienne, dont on l'a quelquefois un peu plaisanté.

A l'annexion de la Savoie à la France, il opta pour l'Italie, et il entra plusieurs éléments dans sa résolution: il venait de perdre son frère, membre du Sénat de Chambéry, archéologue et historien distingué; il avait du goût, du dévouement pour Victor-Emmanuel; la carrière s'ouvrait devant lui plus large et plus sûre, à la suite du panache... rouge de son royal maître.

Il se trouvait dans un courant nouveau — le Piémont envahissait l'Italie — et il fallait bien en suivre le flot... Il se rallia à la politique qu'il avait combattue, mais sans éclat, sans exagération, se contentant de poudrer du libéralisme nécessaire ses sentiments catholiques, ses opinions conservatrices. De plus anciens serviteurs de la Maison de Savoie ont dû s'y résigner, et même ils ont pris part à toutes les besognes qu'entraînait une conquête plus politique que militaire.

Il n'y a pas à parler de ses services militaires, à propos d'une mission politique: le général Menabrea passe pour avoir été un des bons généraux d'Italie. On cite de lui la défense de Turin et la prise de Gaète, comme d'habiles opérations stratégiques.

Ce qui est intéressant pour nous, à titre d'indication, c'est son passage aux affaires de 1867 à 1869. Victor-Emmanuel le chargea de former un ministère, au moment où Garibaldi venait de pénétrer dans les Etats de l'Eglise. La chose fut présentée comme une satisfaction donnée à la France...

Le fait est que le nouveau président du Conseil déclara hautement que Rome serait respectée. Mais les circonstances conspirèrent en faveur de la Maison de Savoie. Trois ans s'étaient à peine écoulés que lui-même siégeait comme sénateur dans la Ville-Eternelle.

Des chagrins domestiques ont altéré la santé et assombri le caractère du général Menabrea: mais c'est toujours un homme modéré, conciliant, aimable. A son âge, avec ses désillusions, on ne recherche pas les intrigues, on aime la paix. Mais on aurait tort de compter sur ses origines... françaises pour lui faire oublier ses devoirs d'Italien. Il suivra avec attention notre mouvement militaire, et rien ne lui échappera de l'état des esprits dans les rapports de notre pays avec le sien.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc devant ses électeurs. Paris, 12 novembre. Aujourd'hui M. Ranc a rendu compte de son mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours.

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

M. Ranc s'est exprimé en ces termes: « J'ai voulu rendre compte de mon mandat dans la salle du Grand Orient, rue Cadet. L'assemblée était à peu près exclusivement composée de bourgeois très bien au fait de l'élément ouvrier était très faiblement représenté. Sur l'estrade ont pris place quelques députés, mais aucun manifeste, soit par une lettre, soit par un discours. »

les lettres qui me sont adressées. Je ne parviens pas à les lire. — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

les lettres qui me sont adressées. Je ne parviens pas à les lire. — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.

Je restai silencieuse et mécontente. — Mais ne te fâche pas, me dit Yvan, en s'approchant de moi, il faut t'y accoutumer; à mon âge, il est un peu tard pour changer d'habitudes et d'opinions: elles sont enracinées, il faudra s'y soumettre. Prenez-moi, chère enfant, tel que je suis.

Et il me prit la tête dans ses deux mains et me baisa au front en souriant. Je céda. Nous revînmes à la ville, et Yvan s'occupa d'arranger notre maison et d'organiser la dépense; toutes les dispositions qu'il me communiqua, étaient marquées au coin de l'ordre le plus parfait. Il mit sous ma direction tout ce qui était relatif au ménage et me pria de mon occuper avec zèle.

N'ayant aucune connaissance de la tenue d'une maison, je ne sus ni diriger, ni commander. Il me fit faire rendre compte de l'argent dépensé. J'étais intimidée et maladroite quand il fallait parler au maître d'hôtel et au cuisinier, qui ne tarèrent pas à profiter de mon inexpérience et de ma défiance. Au bout d'un mois, en rendant compte à mon mari de l'argent qu'il m'avait confié, je fus moi-même épouvantée de l'énorme total qui se trouva en additionnant mon livre de dépenses. Il fut de très mauvaises, et je me sentais très mal à l'aise.

— Voilà, dit-il, une éducation absurde, comme celle que vous avez reçue et que j'en donne aux filles de haute volée. Il n'y a pas de mieux que ce que je fais, et je n'ai pas de mieux que ce que je fais.

— Tu vois, dit-il, tu râlles; permets que je t'explique... — Non, ma chère, ne cherche pas à modifier une règle établie. Tu pourras prendre tes lettres sur mon bureau, ou sur des pressoirs tous les paquets qui m'arrivent par le courrier.